

Etats d'âme



Poésie
Frédéri MARCELIN

L'enfant.

Qu'elle était naturelle
L'enfant si belle
Si pure et si réelle
Nue dans le matin
Enveloppée des tissus frêles
Du vent et de la rosée de printemps
Chantant de sa voix tendre
Des musiques inventées de l'instant qui passe
Dansant mêlant ses jambes aux fougères
S'arrêtant parfois coller son corps contre un arbre
Puis courait à la bouche le goût tiède de l'écorce humide
Sans honte sans entrave sans tristesse et sans envie
Elle vivait ainsi l'éternité de l'enfance
J'aurai voulu être le vent
Qu'elle était belle l'enfant.

1970.

Mouvement perpétuel 1.

Cheveux sur la tête
Yeux dans les orbites
Mains à bout de bras
Pieds à bout de jambes
Nulles pensées au cerveau
Cerveau dans le crâne
Crâne sur le tronc
Cœur en cage
Cage à bout de souffle
Dernier sourire
Dernier mouvement
Dernier regard
Regardant le néant
Premier vagissement.

1971.

L'escalier.

Dans sa cage l'escalier se déroule
Sur son dos ses cheveux dénoués coulèrent
Dans ma tête un serpent ronge mes entrailles
Des seins brillants comme deux soleils
La main se promena sur le corps
Des yeux dans des yeux échangent des regards
La bouche rencontre la bouche
Les doigts s'agrippent aux doigts
Je me rappelle un jour de mon enfance
Où les mains les yeux les langues les jambes emmêlées de
curieux sentiments
Résonnaient dans les oreilles
Trouble étrange
Jeunes amants apeurés et ravi de leur découverte
Vieux amants se souviennent la tendresse
Se souviennent la virginité
Séparés par la mort ou par la vie
De nouveau cette larme filtre de l'œil
Maintenant fronts ridés et dents déchaussées
Et toujours Verlaine et Mistral qui chantent
Et Hugo et Rimbaud et je ne sais qui je ne sais quoi
Et ces marches qui rythment mes pas
Dans sa cage l'escalier se déroule.

1973.

Apocalypse.

Un œil dans la poche l'autre dans la main
Le nez éventré
D'énormes narines sur le ventre
Le crâne ouvert et gobé comme un œuf
Une chaleur si forte dans la gorge
Sombrier dans l'inconscient
Image d'un dieu inassouvi de sang
Infernale machine
Cannons d'aciers brandis sur des milliards d'âmes
branlantes
Masturbation morbide
Pilosité en décomposition
Pénis de cristal brisé
Sperme sulfureux coulant en fumée nauséabonde
Éjaculation diabolique
Peuples précipités dans des volcans
Pluie de poignards bénis
Promenade de mains sans bras de jambes sans pieds de
troncs sans têtes
Une langue se déroule dans le ciel et lèche des étoiles
Avale des lunes et cure les oreilles d'un monde aux abois
Cent milliers de mains fouillent le vagin de la terre
Pénétré par les spasmes sismiques d'un mâle râleur à la
dimension du temps
Le dieu est le temps
Engendrée par la lumière la matière est créatrice
Qui enfante des millions d'êtres imparfaits.

1973.

Mouvement perpétuel.

Un jour sur un monde
Ou sur un autre
Lumière
Guerre et paix
Univers défaits
Vies bouleversées
Visages sans yeux
Larmes aveugles
Regard lointain
Voyant la terre
Voyant les hommes
Un jour les bêtes mangeront la machine
Mais la machine avait dévoré l'homme.

1973.

Légende Martienne.

Les bœufs tiraient la charrue
La charrue tirait le paysan
Le paysan peignait la terre de longs sillons
La terre saigna
Un geyser de sang
Le paysan s'envola
Et jamais plus la terre ne donna de blé
La terre devint rouge
Et tous les hommes s'envolèrent
Puis le sang de la terre
Teint de rouge
L'eau les arbres et les maisons
Et la planète fut rouge.

1973

Épitaphe nécrophile.

Plonge tes ongles acérés
Dans ma chair livide
Accrochant à ta vie le parfum de ma mort
Enduis mon corps de tes pleurs rageurs et saccadés
Lorsque ton chagrin sera rongé par le remords
Dégueule ta vie sort de tes tripes
Tout l'alcool de ton cœur
Et de ma tombe fouie la terre de ton visage de ta langue
De tout ton corps aime la terre de mon linceul
Alors seulement
Seulement tu comprendras
Tous les parfums de la vie
Tout l'amour de la terre
Dont seul le moribond
Au terme de son ultime rôle
Goûte tous les regrets.

1974.

Seins.

Demoiselles en robe de dentelles fines
Exposées sous vos tissus vos parcimonieuses poitrines
Seins petits pointant au ciel comme un dard
En corbeilles de fruit offertes à mes yeux hagards

1975.

Souillure universelle.

Éclaté de soleil
Ô corps de Venus
Corne d'abondance élançant de par les cieux
Ces parures fatales
Qu'au sexe de l'homme s'empalèrent tant de femmes
Vils objets de fantasme
Fouille dans ton crâne
L'allégorie de jours futurs
Passés dans l'immensité du néant
Comme un seul atome déchu
Ultime instant de notre vie
Qui saura du viol de la virginité
Préserver nos âmes souillées.

1975.

Tango.

Je hais le tango
Languissant énamouré
Geignant sirupeux
Empêtré de guimauve sucrée salée
Délicieusement décadent
Gluant et pleurnichard
Guindé et gominé
Renversant et saccadé
Doucereux et glissant
Je hais le tango
Aux regards vides de musettes argentines.

1987.

Aurore.

La si chaude cajolerie de velours noir
Dans la nuit d'été étend son drap protecteur
Sur nos peaux nues offertes aux lentes ardeurs
D'un désir que seul calme la douceur du soir

La cristalline morsure hivernale
D'une longue nuit sans lune glace nos os
Et fige nos sens comme refroidit les eaux
Nous laissant séparés abattus et pâles

Mais que survienne du fond du sol timide
Une jeune pousse verte frêle et tendre
Triomphe la vie de la froideur perfide.

2012

Mes amis.

Ils sont aux quatre coins du monde éparpillés
Si loin et si proche pourtant liés à jamais
Aux souvenirs intenses des jeunes années
Les cinq doigts d'une main tendue et dépliée

Prête toujours à clore sur une autre offerte
La chaleur de l'amitié sincère et sans détour
Tout comme la fraîcheur des Sorgues alentour
Qui baignaient notre école de ses eaux vertes

Tous mes amis je pense à vous le cœur ouvert
Que la camarade nous guette je m'en fiche
Nous avons vingt ans et nos sourires offerts.

2015.

Vacuité.

Le monde commence lorsque l'enfant paraît
Que celui-ci grandisse le monde avec lui
Devenant plus forte qu'au ciel étoile qui luit
Sa vie n'en connaît que ce qui lui apparaît

La réalité n'est que tromperie du néant
Et notre consentement à l'appréhension
Transforme en conformité nos illusions
Et réalise ce que nous sommes céans

Ainsi l'authenticité pour chacun varie
Et que cet être de nouveau disparaisse
Le souvenir s'estompe au grand charivari.

2016.

Nativité.

Point n'est besoin d'être chrétien
Pas d'avantage juif ou musulman
Ni hindou ou bouddhiste ou rien

Pour avoir la vie comme seul motif
Et célébrer le bien-être uniquement
D'être tendrement de la terre le natif.

2016.

Antoine.

Pour passion voler au ciel étoilé
Pour nécessité écrire
De Toulouse par-dessus les Pyrénées
Le courrier jusqu'au Sénégal convoyé
Par-delà la grande traversée jusqu'aux Andes farouches
Plongeant sur Santiago tel le faucon
Les lettres passaient des routes extraordinaires
Pris dans la guerre
Épris de liberté
Jusqu'au ciel s'est envolé
Un petit prince l'accompagnait
Deux étoiles de plus y sont demeurées.

2016.

Chaîne d'union.

L'univers dont nous sommes et que nous voyons
Vient du passé et nous pousse au bout des âges
Le présent n'existe pas il n'est que passage
Nous voyageons dans l'espace où que nous soyons

Rien ne vaut que nous guerroyions pour futilités
Rien n'est mieux que ce que nous regardons
Terre notre mère accepte notre pardon
Maîtres ou esclaves ne somment qu'invités

L'éléphant et la puce ne sont qu'électrons
Chant des baleines et ramage du rossignol
Étant des plus beaux sons perçus sur notre sol
Crétins et Nobels ne valant mieux que neutron.

2016.

Corrida en Arles.

Au plein centre des arènes millénaire
Le taureau est là son puissant mufle en l'air
Droit sur ses pattes les naseaux grands ouverts
Sous le soleil dans l'air dense téméraire

Il fait face à son adversaire si ténu
Vêtu de son beau costume de lumière
Venant à l'encontre de l'animal frère
Offrir un combat dans sa grande tenue

Les deux sont ici qui se scrutent fièrement
Sur le sable du cirque ils vont s'affronter
Le premier poitrail ouvert et cornes pointées
Le second tête nue avance hardiment

La bête fonce sur la cape écarlate
Le toréador esquive sous les vivats
La foule se dresse criante de hurras
Le taureau faisant volte-face s'écarte

Dix fois durant le manège recommence
Les aficionados explosent de passion
Sur les gradins du théâtre plus de raison
Et les acteurs jouant avec la mort dansent

De petits hommes mordorés piquent l'animal
Sur son dos de banderilles enrubannées
Les picadors aux chevaux caparaçonnés
Par leurs tridents recadrent la bête qui a mal

Le matador collant de sueur sort l'épée
Le taureau racle du sabot tête en avant
Il s'élançait les cornes acérées râlant
Crachant sang et eau comme recherchant la paix

Dans un ultime effort il charge le bonhomme
Du ciel plongeant jusqu'à son cœur le fer si fin
Bloque son élan et la bête s'écroule enfin
Son sang sucé par le sable et là-haut l'homme.

2016.

Cécité.

Tandis qu'au loin s'estompe la brume sale
La ville s'éveille au son des voitures
L'aube est passée par-dessus les toitures
Nul n'a rien vu et l'agitation s'installe

Chacun gesticulant et donnant du coude
Pour se frayer un chemin dans la foule
Bravant ce fleuve qui lentement s'écoule
Dans les remugles d'une rumeur sourde

Sortir des tunnels dans une lueur blafarde
Les yeux encore rougis d'une nuit trop courte
Le front baissé dans une vie qui s'écourte
Voyant sans que plus personne ne regarde.

2016.

Venise.

Sur les canaux glauques de cette lagune
Où un bonheur triste illumine l'âme
Les grandes barques noires mues par la rame
Effleurent d'insolents canots sous la lune

L'immense parvis avec son campanile
Déserté depuis si longtemps par les doges
Où chaque touriste y va de son éloge
Étale sa splendeur décadente d'île

Îlots innombrables plantés dans la vase
Où reposent moisis des palais fatigués
Venelles parsemées d'escaliers déglingués
Des églises délabrées jusqu'à l'extase

Plus loin des havres tranquilles pour des pêcheurs
Avec maisons simples colorées et propres
Des îles sans orgueil d'allure plus sobre
Étalent leur bonheur simple avec candeur

Car Venise est ainsi sa lagune transie
Et que la brume se lève les alpes au loin
Aiguisent leurs superbes dents dans le lointain
Me laissant par toute cette beauté saisis.

2016.

Bordeaux.

D'une boucle au bord de l'eau vient votre nom
Cependant que le vin en fit votre gloire
Les riches maisons témoins de cette histoire
Abritaient vos hontes bourgeoises sans renom

Qu'au temps des conquêtes négociant le nègre
Commerçant en concours l'aussi belle Nantes
Vous fîtes aisément des fortunes géantes
Construisant fièrement une ville allègre

Puis l'engourdissement vous vint pour trois siècles
Vous regardant vous-même dans la quiétude
Des navires à quai vous aviez l'habitude
La morue venait et le vin partait du demi-cercle

Au temps que la Lune était forêt de matures
Le jet du pont de pierre le fermait céans
Là finissait la Garonne et venait l'océan
Aux portes de la ville était l'aventure

Si des restes du palais de l'Ombrière
L'enfance de Pétronille et d'Aliénor
Hantent délicieusement vos rêves encore
Désormais la ville a franchi vos barrières.

Lançant furieusement des bras tentaculaires
Vers des villages jadis noyés dans les pins
Parsemés de vignes où courraient des lapins
Des chevreuils pourtant y ont encore leurs aires

Entre des hameaux confus construits en hâte
Pour abriter des humains en trop grand nombre
Vos jalles serpentent dans l'ombre des arbres
Vers une Garonne aujourd'hui dilettante.

2016.

L'ombre de la vie.

Je n'ai jamais aimé l'école.
J'ai toujours été rétif à l'ordre.
L'ordre du monde, l'ordre des choses.
L'ordonnement des êtres.
Je hais les tyrans ainsi que les esclaves.
Je suis libre, n'ai aucun dieu.
Tu me dis :
Je t'aime, moi aussi.
Je te déteste, moi non plus.
Je veux l'impossible, la lune à mes pieds, c'est possible.
D'autres l'ont fait.
Peut-être, nul ne sait vraiment.
Je ne sais rien cependant je connais tout.
C'est un sentiment, pas un fait.
Non c'est un fait, j'en ai le pressentiment.
Tu me dis :
Je t'aime, moi non.
Je te déteste, moi aussi.
Je suis un faussaire, un menteur.
D'autant que je ne dis que la vérité, mais c'est la mienne.
Celle des autres est bien différente.
Leur vérité je m'en fous.
Oui mais la réalité, est vraie.
La réalité change selon que tu la regardes, d'en haut ou
d'en bas.
Tu joues avec les mots.
Non, les mots se jouent de moi.
J'hésite souvent entre un mal et le moindre entre un mot et
le pire.
Les mots sont des armes qui nous blessent.

Les mots savent aussi nous caresser.
Ils savent surtout caresser nos blessures.
Les mots ne servent de rien, touches moi.
Je ne sens rien, es-tu absent de mon toucher ?
Regarde mes yeux, eux savent parler sans rien dire.
Tes yeux, ils voient mais ne regardent rien.
Tu es mort, et n'en sais rien.
Si je suis mort, je n'en fus pas averti.
Donc tu vis dans le néant, tu n'es rien qu'une ombre.
Je suis l'ombre de la vie.

2016.

Marcheur.

D'un pas ferme et décidé
Il mesure la route de sa vie
Le retour n'est pas possible
 Aller de l'avant toujours
Sur un mauvais lit de cailloux
Ou l'humus souple des forêts
Un pied posé après l'autre
 Sans discontinuer sans discontinuer

D'un pas hésitant mais déterminé
Il mesure le temps de sa vie
Les regrets sont impossibles
 Courir après le temps toujours
Espérer devant soi le souvenir
Fuyant une durée incertaine
Un pied se pose et l'autre hésite
 Continuer continuer.

2016.

Pas de deux.

Pantins anorexiques sautant comme des cabris
Déhanchant tristement leurs corps torturés
Dans des chaussons qui sont des brodequins
Des filles et quelques garçons
Souffrant misère les pieds en sang
Sur quelques mesures musicales geignardes
Pour un parterre de mâles libidineux
Et de vieilles petites filles se rêvant en scène
Étoiles filantes artistement déguisées
Montrant leur cul mais très pudiquement
Dans des chorégraphies à grand-peine érotisantes
Tutus ridicules sur des fesses trop maigres
Grosses cuisses musculeuses et sourires niais
Pour un pas de deux qui font grimper au rideau
Des foules guindées qui se pâment
Ce spectacle a quelque chose de la boxe
Où les corps souffrent pareillement
Émerveillant des spectateurs extatiques
Dans une eucharistie de connaisseurs.

2016.

Visiteur.

Passant par ce monde
Parcourant cette petite planète
J'allais nonchalamment
D'un pas débonnaire
Jouer du spectacle de l'univers
Tout n'y était qu'harmonie
De grands animaux des plus petits
Partageant sans jalousie
D'immenses prairies
Et de gigantesques forêts
Mais tout à coup
Le plus malingre et le plus mal fait
Devant protéger ses petits
Plus que tout autre exposé
Car sans défense trop longtemps
Se mit en tête de dominer le reste
Fini la quiétude car ce petit être
Malin et contrefait trouva moyen
D'ordonner à sa convenance
La marche de ce joli monde
Alors commença le chaos.

2016.

Danse vieil Océan.

Bras levés faisant vague ondulante
Sur l'ensemble des corps soudés
 Qui subitement s'éparpillent
 Telle myriade de bulles mourant sur la plage
Puis reviennent se grouper
Ainsi que la vague se gonfle au ressac
 Mue par un chant vibrant à son rythme
 La danse duplique le mouvement des corps
Une respiration profonde sublime des gestes
Amplés et harmonieux imitant l'océan
 D'un coup dissonante l'antienne
 Bouscule ce bel équilibre
Par deux par trois les corps se dispersent
Prenant des allures chimériques
 Évoquant une nature troublée
 Par l'apparition de faunes
Sur une musique devenant furibonde
Des satyres coursent d'aériennes sylphides
 Dans un apparent désordre
 S'enchaînent alors des tourbillons
La musique reprenant l'air de la mer
S'apaise lentement resserrant la troupe
 Jusqu'à la disparition de la houle
 Enfin la scène s'assombrit
Les corps s'estompent
Et le vieil océan nous salut.

2016.

Prince des nues.

Seigneur incontesté
Voilure amplement déployée
Il plane souverainement

Ses rémiges frémissantes
Dans l'air immense ouvrant ce plateau
Vers l'infini des cieux

De là-haut glissant sur l'air chaud
Il scrute le sol aride ou certain lapereau
Ferait bien le festin de ses aiglons blancs

La reine veille ses princes duveteux
Soucieuse de la moindre alerte
Espérant pitance au retour de l'aigle.

2016.

Disparus.

Ils sont là présents essentiels vivants
À nos vies qui vont si tranquillement
 Nous négligeons de les satisfaire
 Tant leur existence est familière
 Nous oublions de dire nos amours
Car nous les croyons ici pour toujours
 Soudain l'absence nous est cruelle
 Serrant nos cœurs baignant nos prunelles
Nos pleurs sont vains discernant le vide
 Marquant nos faces de nouvelles rides
 Témoignant d'une profonde douleur
Du souvenir d'un passé de douceur.

2016.

Ronde perpétuelle.

Le cercle de la vie
Impose son empreinte
Traçant sur le temps des veines
 De fines lignes qui s'entrecroisent
 Tissant une étoffe de sentiments
 Teintée de bonheur et de malheur

Des soieries colorées assemblant
Le plus clair au plus foncé
 Se jouant de la peine profonde
 Comme de la joie féconde
Ou alternant des rayures noires
Et des rayons de miel

Nous nous vêtons de ses tissus
Enveloppant nos corps nus
Du chatoiement des espérances
 Riant pleurant jouissant aimant détestant
 Joignant le pire et le meilleur
 Dans une ronde sans fin.

2016.

Au cimetière de Lourmarin.

Mon très cher Albert,
Ton corps est là, sous les iris fleuris
Par un soleil resplendissant
Du mistral de mai.
Bien cher Albert,
Nous avons encore la peste,
Amsterdam se mire continuellement
Dans ses canaux putrides,
Et les étrangers à la gloire et à l'orgueil
Rêvent toujours d'avenir où fleuriront les
cerisiers.
Tu demeures chez Hadès,
Mais le souvenir de toi,
Marchant sur le chemin de Bondelon,
Fait frissonner mon cœur
Et trembler mes mains
Qui cachent, là sur ta tombe,
Mon visage en pleur.

2016.

Poussières d'étoiles.

Un temps nouveau viendra
Où nous serons unis par la joie
Quand chacun veillera sur l'autre
Dans le bonheur d'être lui-même
Les cœurs jadis emplis de peines
Déborderont d'allégresse
Un imperceptible soupir
Dissipera la haine et l'envie
Le noir et le blanc iront ensemble
Sur des chemins d'une indicible lumière
Éclairant jusqu'au plus profond de nos âmes
La sombre partie de nos êtres
Alors nous laisserons transparaître
La noblesse et la fierté
De devenir des hommes
Et nous soignerons les blessures
De cette terre qui depuis si longtemps
Nous transporte au travers de cet univers infini
Dont poussières d'étoiles
Nous sommes construits.

2016.

Désarroi.

Au loin l'océan
Invisible dans la nuit profonde
Aucune lueur dans le couvercle du ciel
Le bruit du vent couvre le souffle de la mer
Dans cette lande déserte
Où une humidité salée freine la marche
Le pied butant dans les salicornes
Foulant un sable incertain
Je vais comme irait un fantôme
Sans but sans envie sans autre peur
Que celle de moi-même
J'arpente l'obscurité
Mesurant la sépulcrale langueur
Qui m'inonde et me submerge.

2016.

Alegria !

Tout va pour le mieux
Dans le pire des mondes
Je vais donc au hasard
Passant du pire au meilleur
Goûtant aux fruits les plus doux
Comme à la boisson la plus amère
Voguant sur un océan de misère
Où se noient dans l'alcool
Une humanité laissée pour compte
Par des penseurs savants
Tandis que d'autres savants penseurs
Enchantés par leur mauvaise foi
Réinventent la guerre et la famine
Vivant dans l'amour bon gré mal gré
Je poursuis mon chemin allant
Parmi les fous qui s'aiment encore
Entendre leurs chansons
Qui sont armes de paix
Je suis dans une folie si douce à mon cœur
Que je vole au-delà du ciel
Que je nage dans la mer immense
Comme un dauphin riant de bonheur
Criant ma joie plus haut
Qu'aucun cri de détresse
Tout va au plus mal
Dans le meilleur des mondes
Mais demain un ciel nouveau
Ouvrira grandement ses bras
Les hommes seront beaux

Et moi je serai mort mon frère.

2016.

Temps de vie.

Le temps file
Sans que l'on y prête attention
Il va son petit bonhomme de chemin
Et nous le suivons
Indolents voyageurs
Une ride
Deux
La peau moins ferme
Le muscle moins rigide
L'œil moins vif
Un cheveu blanc
Des cheveux grisonnants
La débâcle des dents
 Et toujours cette rage
 Qui déjà enfant
 Me taraudait l'âme
 Cette injustice flagrante
 Déterminant le destin
 Selon son origine
 Selon sa couleur
 Selon ses dons
 Selon ses tares
Le temps est-il linéaire
Ou bien va-t-il s'accéléralant
Sommes-nous dupes
De notre perception
 L'enfance n'en finit pas
 L'adolescent se morfond
 Jeune adulte l'appétit s'aiguise
 Puis la vie use

Certains déclarent forfait
D'autres s'accrochent
Mordent griffent écrasent
La plupart se laissent aller
Dédaignant le plaisir
Oubliant l'envie la joie l'amour
Oubliant jusqu'au désir
Oubliant la vie.

2016.

Question.

L'amour existe-t-il
Ou n'est-ce que le rêve inassouvi
D'une humanité en déshérence

Un mélange de désir et de concupiscence
Un argument au seul besoin sexuel
Une particularité de la reproduction

Un sentiment purement égoïste
Qui ne fait du bien qu'à celui qui aime
Ou qui comble d'aise l'être aimé

Un sentiment partagé conduisant au désastre
Lorsqu'il s'étiole et disparaît
Dans les méandres de la vie

Renait-il de ses cendres
Comme un phénix incendié
Par les turpitudes de l'existence

Cette permanence à occuper la littérature
Est-elle la révélation de son existence
Ou la désespérance de sa recherche

Rien n'occupe tant les poètes
Que la quête amoureuse
D'une improbable Dulcinée

Cyrano pleurait Roxane n'ayant d'yeux que pour Christian
Quarante ans plus tard

Roméo aimerait-il encore Juliette et Juliette Roméo ?

2016.

Rêve et réalité.

Je me prenais parfois à rêver
D'antipodes ensoleillés et sauvages
De rivages mordorés
Où des filles nues courant dans les vagues
Venaient nonchalantes déposer leur corps
Sur un sable noir et brûlant
Sous l'abri vert des cocotiers

Je me prenais parfois à me croire Ulysse
Croisant d'île en île
M'y herchant moi-même sur chaque nouvelle terre
N'y trouvant que mon ombre imprécise
Cédant aux chants des sirènes
Naufrageant ma nef
Sur les récifs de mes cauchemars

Je me voyais parfois voler
Albatros dessus la mer immense
Qui jamais ne se pose
Des semaines des mois cherchant pitance
Regardant de si haut les bateaux
Évitant leurs hommes d'équipage
Seul dans le ciel sans fin

Je voyais par la fenêtre
Ouvrte ou fermée la campagne
Changeant sa livrée chaque saison
Je suis resté dans ce pays
Celui qui m'a vu naître
Celui qui me verra partir

Pour les horizons infinis de l'absence.

2016.

D'une vie le terme.

Nul ne retourne sur ses pas
Certains reviennent au pays
Mais ce pays n'est plus leur

Destin hasard ou providence
Lancent nos pieds l'un après l'autre
Toujours de l'avant

Que le chemin soit droit
Que le chemin tourne
Au bout du compte le dos se courbe

D'une vie de fardeaux
D'une vie d'aisance
L'absence est le terme.

2016.

Miroir.

Tout ne serait-il qu'apparence
La réalité trompeuse
L'illusion véritable

Si nous vivions en transparence
D'une matrice honteuse
Inondant des sables

D'une désespérante existence
L'envie impérieuse
D'un destin jetable

Mais ne sommes que démence
D'une folie sérieuse
À l'avenir périssable

Réclamant tous la clémence
D'une injustice riieuse
Au droit détestable.

2016.

Vieille bête.

Je suis un loup courant la montagne seul
J'ai laissé la meute divaguer aux forêts
Recherchant fortune et pitance sans arrêt
J'ai choisi la liberté sera mon linceul.

2016.

Le con fait-y.

Le sage dit ceci
Le sage dit cela
Le sage ne fait rien
Le sage cause

L'imbécile fait ceci
L'imbécile fait cela
L'imbécile ne dit rien
L'imbécile agit

Je ne suis pas sage
Je suis un sacripant
Je parle si j'ai quelque chose à dire
Je fais quelque chose si cela est nécessaire

Sinon je ferme ma gueule
Et je fais la sieste.

2016.

Consomption.

Percevoir tant de belles ou étranges choses
Et les ignorer quand notre vue s'y pose
Devenant orphelins de la beauté du monde
Oublieux d'admirer la clarté des ondes

Par toutes latitudes sous un ciel unique
Baignant nos déraisons par trop iniques
Accaparés des turpitudes humaines
Dans les méandres de certitudes vaines

De cesse fuyons le temps sans plus de désir
Autre que celui d'emplir le vide de nos raisons
D'une immédiate et folle quête de plaisir.

2016.

La chute.

Voulant rejoindre le ciel
S'élançant dans l'éther
Icare sentit la cire tenant ses plumes
Couler sur sa peau
Puis piquant droit au sol
Dépourvu de tout empennage
Se vit plongeant
Dans la mer immense
Perdre tout rêve de gloire.

2016.

Mouvance.

Étrange vague qui nous porte,
Depuis la naissance,
Vers un incertain destin.
Ballotant nos existences
Au gré des vents,
Tel un navire allant
De tempête en calme plat.

Étrange vague qui nous submerge,
De sentiments divers,
Jouant de notre cœur
Une partition dissonante.
Orchestre hétéroclite,
Chantant l'amour et la haine,
La passion et l'indifférence.

Étrange vague qui nous plonge,
Dans les affres de l'amertume
Ou dans une indicible félicité.
Ressac infiniment douloureux,
Raclant rocs et sables,
Nous laissant ridés et souffrants,
Abandonnés sur quelque grève.

Étrange vague qui nous flotte,
Comme de vieilles branches
Arrachées aux forêts,
Écorchées polies par le fleuve,
Puis rejetées par l'océan,
Vidées de toute sève,

Prêtes à partir en fumée.
2017.

Temps suspend ton vol.

Le temps d'un rêve
Le temps d'une trêve
Ou les armes se taisent

Le temps d'un repos
Le temps d'un silence
Ou les hommes se taisent

Le temps d'une prière
Le temps d'un souvenir
Ou les femmes s'endorment

Le temps d'un soupir
Le temps d'un sourire
Ou les enfants respirent

Le temps que des mères
Bercent leurs enfants
Dans un monde en paix.

2017.

Absente, présence.

Une fulgurance,
Un regard,
Rien.

Une forme,
Un corps,
Femme, homme,
Hermaphrodite ?

Ni noire ni blanche,
Ni blonde ni brune,
Apparence, transparente,
Juste la fugacité d'une apparition.

Comme lorsque enfant,
Cet être, baigné d'un halo glauque,
Venait dans ma chambre
Murmurer à mon oreille :
N'aie pas peur, je suis là,
Dors tranquille.

Cinquante années ont passé,
C'était hier.

Je l'ai cherché dans cette fête foraine,
Pendant des heures.

Je l'ai revu deux ou trois ans plus tard,
Traversant le sous-sol du métropolitain.

Le même détachement,
La même solitude,
Au milieu de la foule dense.

Hautaine et proche,
S'éloignant déjà.

Insaisissable,
Fuyante comme la vie.

Je la cherche toujours,
Au détour d'un sentier, d'une rue,
Sur le bord d'une route,
Dans le brouhaha de la ville,
Dans le silence des collines.

Mais jamais encore,
Ce fantôme, cet elfe, cette fée,
N'est revenue à mon regard.

Était-ce la mort sans sa faux,
Était-ce la vie dans sa gloire,
Ange, démon ou reflet,
De ma turbide adolescence.

Ainsi, l'évocation
De cette vision revient,
De loin en loin,
Comme pour me dire :
Souviens-toi,

Ne m'oublie pas,
Ne t'oublie pas,
Réinvente-moi s'il le faut,
Mais demeure, tel que tu es,
Jusqu'à l'instant
Qu'évanescence,
Ton âme te quittera.

2017.

Ambivalence.

Pourvu d'un sexe indéterminé,
J'allais, indifférent à la foule,
Marchant d'un pas ferme,
Vers un improbable destin.

Seul dans la multitude,
J'allais ni homme, ni femme
Étranger parmi ceux de ma race,
Recherchant une incertaine identité.

Hétérogène et rejeté de tous,
J'allais sur la montagne,
Chercher refuge dans la solitude,
Abandonnant toute prétention.

Mais trop peu prudent,
J'allais dans la nudité de mon âme,
Lorsqu'ils sont venus vers moi,
Ôter ma vie de leurs existences.

2017.

Avant l'histoire.

C'était un temps
Qui coulait d'instant en instant,
C'était un temps
Où les jours n'avaient pas de nom,
C'était un temps
Où le temps se décomptait en lune,
C'était un temps
Où il fallait prendre le temps.

Le temps de faire,
Le temps de chercher sa pitance,
Le temps de partager le repas.

Il y avait un temps pour dormir,
Où les rêves se racontaient simplement.
Il y avait un temps pour s'éveiller,
Où chacun s'occupait des autres.

Il y avait un temps
Où certains dessinaient sur la roche
Des animaux familiers.

Il y avait un temps pour vivre,
Et un temps pour mourir.
C'était un temps
Dont la durée n'avait d'importance.

2017.

Oraison funeste.

Plus je vagabonde au fil de mon âge,
Plus l'horizon s'estompe et change.
Le voyage n'aurait-il point de fin,
N'étancherai-je jamais, ni soif, ni faim.

Allant sur tous les chemins nu-pieds,
Débarrassé de mes crimes expiés,
Cherchant quelconque rédemption,
Sans admettre aucune soumission.

Je demeurerai seul abandonné,
Sans que quiconque m'ait bâillonné.
Privé à jamais de toute fraternité,
Je continuerai de crier liberté.

Chantant à tue-tête des injures impies,
Lors que tous m'auront maudit.
Je déchirerai mes vieux cahiers,
Et cracherai sur ce que je choyais.

N'ayant plus aucunes peines ni regrets,
Enfin passé, ne deviendrai plus qu'engrais,
Tandis que mon âme indocile et disparue,
Viendra encore semer l'effroi dans vos rues.

2017.

Vagabondage.

Diamants de lumière
Au firmament,
Cri muet de la beauté céleste.
voûte mouvante
Englobant un univers entier,
Du centre duquel,
Seul à la pointe d'un mont,
Ou dérivant orphelin sur le flot,
Je cherche un port salubre
Où ancrer mes membres déchirés.
Je cherche une aire sèche
Où déposer mon cœur sanglant.
Tandis que mon âme vagabonde,
Percutant des montagnes d'incompréhension,
Plongeant aux abysses du doute éternel,
Rebondissant sans fin...
...De folles illusions en cruelles certitudes.

2017.

Passé.

Cela vient comme une vague,
Ça monte du ventre,
Jusqu'au cœur.
Une émotion trop forte,
Qui me submerge brutalement.
Mon esprit devient confus,
Puis il s'ouvre au souvenir.
La confusion disparaît,
Des images s'imposent,
Vives, précises, prenantes,
Venues du fin fond de l'enfance,
Avec une vigueur excessive.
Je suis ballotté dans un ressac,
Comme une pelletée de sable,
Assailli des parfums, envoûté des goûts,
Que je croyais perdu.
Les sens en émoi,
À fleur de peau,
Je perçois des caresses oubliées.
Je revois des visages,
Des objets d'antan,
Des lieux dérobés,
Depuis longtemps à ma mémoire.
Des noms me reviennent,
Par bribes,
Tout un peuple de fantômes,
Qui me furent proche ou plus lointain,
M'entoure d'affection.
Cela se calme peu à peu,
L'habituelle quiétude revient,

Des larmes sont passées,
Qui ont nettoyé la poussière du temps.

2017.

Fatigue.

Harassé de trop lourde peine,
Trop fatigué de fuir encore,
Un avenir au trop triste décor,
Épuisé de tant de vile haine,

J'irai sur un lit de mousse verte,
Clôre le volet de mes paupières,
Et m'endormant en pleine lumière
Laisserai couler ma vie à sa perte.

2017.

Passant.

Ô toi qui passes,
Étranger dans ma ville,
Étrange voyageur sans bagage,
Qui marchant d'un pas hésitant,
Regarde les immeubles trop grands
Projeter leurs ombres sur le sol trop sale,
Ne t'arrête point.
Continu ta route seul,
Oubli jusqu'à notre existence,
Et sur des chemins de campagne,
Va chercher plus loin,
Le pied d'un arc-en-ciel multicolore.
Il paraît qu'un trésor s'y cache,
Fait des mots négligés,
Que nous ne prononçons plus guère,
Des mots sucrés et salés et amers,
Qui racontent à l'oreille,
L'histoire sans fin des enfants perdus.

À Marcel Camus. 2017.

Comme l'oiseau.

Chaque fois que passe l'oiseau,
Dans les cieux clairs de mon cœur,
Je tends mes bras secs,
Et les imagine emplumés de blanc,
Puis d'une légère poussée des pieds,
Je m'envole à sa poursuite.
Le sol s'éloigne,
Je monte si haut,
Là où l'azur se noie,
Dans l'obscurité spatiale,
Alors, la tête dans les étoiles,
Je caresse la lune,
D'une plume légère.

2017.

Oublié.

User une vie d'errance,
À l'inéluctable déclin,
Ne laissant de notre destin,
Qu'une trompeuse apparence.

Vivre intensément chaque jour,
Cherchant de cesse le bonheur,
Se défiant de l'ultime peur,
Bravache au dernier séjour.

L'infime trace établie,
S'estompera, qui contrainte,
Sous de nouvelles empreintes,
Dans les méandres de l'oubli.

2017.

Souffle vital.

Ô âmes mortelles,
Délaissant ces corps sans vie,
Gisants immobiles,
Pourtant encore
Grouillant d'existence,
Dépouillés de leurs chairs,
Par d'innombrables larves,
Poursuivant leur cycle,
Retournant à la terre,
Ou fusionnant l'éther.
Ô âmes immortelles,
Fuyant le monde charnel,
Pour quelque voyage,
Au firmament de l'esprit,
Abandonnant le reste du vivant,
À sa condition ordinaire,
Où êtes-vous donc en allé.
Ô âmes impalpables, si légères,
Cependant si chères à nos cœurs,
En quel endroit,
De ténébreuse lumière,
Êtes-vous donc dissimulées.

2017.

Démons de la nuit.

Je m'enfuis la nuit en des rêves insensés,
Où combattant des cohortes de synancées,
Je retrouve avec force mon bras vengeur,
Pour retirer de ma vue toutes les horreurs.

Parfois la songerie m'emporte vers la joie,
Ripaillant, lutinant la gueuse, je festoie,
Oubliant dans ces furieuses bacchanales,
Jusqu'à l'extase, mon existence banale.

Lorsque les délires s'apaisent, bienheureux,
Me voici seul sur un océan nuageux,
Percevant dans les abîmes de la nuée,
Un firmament de couleurs finement nuées.

Quelquefois l'imaginaire se joue de moi,
Qui mettant prestement tous mes sens en émoi,
Me fait enlever du sol et tendre mes bras,
Volant dans l'azur, en rutilant apparat.

Ô nuits encombrées de démons et merveilles,
Fariboles batifolant jusqu'au réveil,
Songes fous, peuplant en silence mon sommeil,
Accompagnez-moi au grand retour du soleil.

2017.

Ombres.

J'aime la compagnie des ombres,
Elles passent, si légères,
Ondoyantes aux reliefs,
Furtives et anonymes.
Le sol est un théâtre,
Où se jouent comédies et drames.

J'aime la compagnie des ombres,
Certaines déambulent,
D'autres filent, rapides,
Par deux, elles s'arrêtent parfois,
Se confondant en une seule,
Ou disparaissant dans une plus sombre.

J'aime la compagnie des ombres,
De mon point fixe,
Elles avancent, reculent,
S'emmêlent, se démêlent,
Raccourcissent, ou s'allongent,
Au gré du jour qui va.

2017.

Vagances.

...Dans un incertain présent
Je déambule stupidement...

...Voyant sans regarder je divague,
Je dis vague,
Je pense à la mer,
Aux crabes dans leur armure verte...

...Saoul je me trouve divin,
Je dis vin,
Je pense à la vigne,
Aux crus s'impatiant dans les caves...

...Parlant pour ne rien dire je digresse,
Je dis Grèce,
Je pense aux philosophes,
À tous leurs oiseux Sophismes...

...Repu je digère,
Je dis gère,
Je pense aux financiers,
Gavés des fruits de nos labeurs...

...Dans le brouillard je discerne,
Je dis cerne,
Je vois dans mon triste reflet,
Des yeux maquillés de tristesse...

...Je déambule à présent
Dans une certaine stupidité...

À Jean-Marc Elisma.

2017.

Effacement.

À cet endroit précis,
La plage étend un sable dur,
Qui s'incline insensiblement
Vers les profondeurs marines.

Mon pas entre dans l'eau,
Tandis qu'au-dessus,
Des étoiles pointillent un ciel noir.

Le pas suivant, mouille à peine ma cheville,
Il me faut marcher, longtemps,
Jusqu'à l'oubli de ma solitude,
Au dense de la foule.

Je dois pénétrer la mer,
Comme elle a fait naître ma race,
...Lentement...

Mes genoux sentent la montée de l'onde,
Mes pieds trouvent le fond plus froid,
À mi-cuisse, je sais qu'il me faut aller encore plus loin.

Progresser, régresser, m'enfoncer, me diluer,
Jusqu'à l'oubli de moi-même.

Goûter le sel dans ma gorge,
Puis, d'un coup, avaler l'océan tout entier.

2017.

Eden blues.

Les nuages dessinent au ciel
Des cartes changeantes,
Où des continents se font et se défont.

La blancheur excessive,
Se confronte à des bleus profonds,
Éclaircis par endroits de fond de ciel pur.

La mouvance nébuleuse,
Crée des vagues imaginaires,
Qui se brisent comme autant de vies.

Ne me quitte jamais,
Le monde sans toi serait un ciel trop pur,
Immensément vide.

L'orage a besoin de nous,
Pour assouvir sa colère,
Et nous soulager de pluies salutaires.

Il n'est de fuite ni de faux-fuyant,
La nature en nous, cruelle et bienfaitrice,
Sait guérir nos plus atroces blessures.

Des cartes sont dessinées dans l'azur,
Par les amas changeant des nuages,
De l'immaculé blanc au plus sombre violet.

Nos âmes sont telles que la nuée,
Broyant un noir absolu,

Et le dissolvant jusqu'à l'intense bleu.

L'existence nous ballotte,
Frêles esquifs, d'un océan sans fond,
Déposés fatigués, sur un sable fin.

Puis, perdant leur humidité,
Les petits grains nous abandonnent,
Laisant nue nos peaux,
Ainsi qu'au premier matin du monde,
Où la conscience nous était inconnue.

2017.

Pégase.

Je serai un cheval fou
Galopant dans l'immense prairie,
Jusqu'au précipice
Où déployant des ailes,
Je deviendrai Pégase.
Alors je volerai,
Planant dans un ciel
Encombré de nuages multicolores.
Je verrai au sol des ombres mordorées,
Tachetées de points gesticulant,
S'affairant vainement à des tâches inutiles.
Je parcourrai la solitude des océans,
Cherchant des navires perdus,
Des îles et des continents.
L'azur sera mon domaine,
J'y serai prince et roi de nul peuple,
La nuit succédera au jour,
Puis étincelant je deviendrai
Une étoile anonyme,
Quelque part au fond de cireuses ténèbres.

2017.

Esprit de solitude.

Entre dans ma vie
 Regard perdu
Dans mes yeux
 Noie ton sourire ingénu
Sous des vagues d'ombre
 Ton visage illumine
Ta main plonge en mon ceint
 Qui délicate et fine triture mon cœur
Lèvre amère et tendre cherche mon cou
 Voici le Graal mon âme est dedans
Il est doux l'âpre chagrin
 Coulant sous ma paupière
 Souvenir d'un temps révolu
 Je te pardonne mes erreurs
Guenièvre n'était point pour moi
 Roi de nenni
Les vers du poète courent
 Une inaccessible présence
Il y avait du bon amour dans son beau corps
 Il y en avait que je n'ai point deviné
J'ai du bon tabac
 J'y consume ma vie
Le vent s'engouffre aux forêts
 Des loups y hurlent
 La lune était mon amie
 Le soleil a quitté mon ciel
 Et je demeure.

2017.

Résolutions

Aux premières heures de janvier elles viennent
Toquer à l'esprit chagrin, les résolutions.
Trois cent soixante-cinq jours de révolution,
Durant laquelle jamais elles ne tiennent.

Comme chaque fois je n'en prendrai aucune,
Laisant Hasard conduire mon existence,
Flottant entre nonchalance et résistance,
Laisant mon âme divaguer sous la lune.

J'irai comme bon me semble tirer le vin
Et boire jusqu'à plus soif délices exquis
De vers couchés noirs ou bleus sur un blanc vélin.

2020

Au cimetière de Lagnes.

La dalle faite de pierre blanche
Venue des carrières d'Oppède.
Là où plus rien ne se possède,
Où vous êtes entre quelques planches,

Je viens parfois poser un caillou.
Me souvenant de vous tous vivants,
Elle devient grise avec le temps,
Tels les souvenirs que j'ai de vous.

La douceur carminée d'un bon vin
Étanche de joie triste peine,
Que mon cœur vos manques malmènent.
N'attendant plus de signe divin,

Qu'au jour funeste de novembre,
Où s'exposent les chrysanthèmes,
Mes aïeux taisent leur requiem
En attendant mes propres cendres.

2021

La somme de nos choix.

Milliers de pièces hétéroclites,
Sentiments, sensations, émotions,
L'esprit se fabrique par pulsions,
D'une destinée non écrite.

D'un endroit l'autre sans volonté
Plus précise qu'un heureux hasard
Ou bien d'un malencontreux retard
Nous fait accroire à la liberté.

De nos amours voulues ou subies,
S'enchaînent les joies et les peines,
Les passions et la triste haine,
Qui font de nous cailloux ou rubis.

La vie sur des chemins nous mène,
Que devons à chaque carrefour
Choisir destination pour toujours.
Point de retour ne clôt plus l'hymen.

Nos choix construisent des frontières
Qui contiennent nos existences,
Allant sans aucune assurance
Courir à notre heure dernière.

À Albert Camus. 2021

Veda.

Venant au monde, le premier cri de l'enfant
Est le cri de douleur de la vie commençant.
Douleur primordiale d'un être émergeant,
A jamais celée au fond de notre inconscient.

2021

Traces.

Ils sont à ma mémoire
Les souvenirs enfouis
Par le passage du temps.
Émergeants épisodiquement,
Ravivant le lustre
De petits bonheurs d'antan.
Éveillant subrepticement
Un émoi, perdu depuis longtemps,
Le rappel d'un baiser d'enfant.
Parfois souvenance
D'une douleur, d'une peine,
La perte d'un être aimé.
Quelquefois réminiscence
D'un poème appris à l'école
Qui vient troubler l'écriture.
La résurgence d'une amourette
Fraîche et printanière,
Vient couler une source claire.
Il est à ma mémoire
L'enfant, que je suis encore
Sur le chemin de ma vie.

2021.

ELLE.

Les volets sur l'espagnolette,
La fenêtre entrouverte
Sur la frondaison des grands platanes.
Dehors la grosse chaleur de juillet.
Un léger courant d'air
Avec la porte entrebâillée sur le palier.
Le lit aux draps de lin ouvert,
Était métallique et blanc
Avec des anneaux dorés.
ELLE devait avoir treize ou quatorze ans.
ELLE se dévêtait, ses seins pointaient mes yeux.
Tu me trouves belle demandait-elle.
Elle retirait sa culotte,
J'étais heureux tout nu,
Nous nous blottissions sous le lin blanc,
Dans la douce pénombre moite
De la petite chambre.
ELLE promenait ses mains,
Caressant mon petit corps.
Me baisait de ses lèvres carminées.
Tu es beau me disait-elle,
Tu es gentil je t'aime bien.
ELLE amenait ma tête entre ses cuisses.
ELLE avait un sourire éclatant,
Un regard vert, des cheveux flamboyant,
Un parfum de lilas,
La peau blanche et douce et duveteuse.
Quand tu seras grand tu viendras en moi
Nous serons amoureux,
Et tu me feras un bel enfant comme toi.

Cet été-là lorsque maman s'absentait,
Je restais avec ELLE trois ou quatre fois.
Malchance, triste et courte vie,
ELLE, s'est pendue le jour de ses vingt-cinq ans.

2021

Vague à l'âme.

Errer sur des lignes d'écriture
Laisser aller les mains sur le clavier
Puiser dans l'air du temps qui passe
Des phrases idiomatiques
Venant par hasard à l'esprit
Ecriture automatique
Sans rime ni raison
Sans amour ni haine
Pensées intimes cherchées je ne sais où
Dans l'amas cérébral qui me gouverne
Envie de voir danser les lettres
S'égrener les syllabes
Mettre au monde des mots
Car je ne sais guérir ni mes maux
Ni ma conscience
J'agis par impulsions
Tel mot plutôt qu'un autre
Trop dit trop écrit ressassé
Soudain je vois des gens
Agglutinés face à des grillages barbelés
Criant la faim pleurant la liberté
Ils déchirent leurs membres
A vouloir passer outre la clôture
De l'autre côté des chiens
Des hommes en arme
Ce sont toujours les mêmes
Seuls les uniformes changent
Ils poussent les mêmes invectives
Erucent les mêmes crachats
Victimes hier aujourd'hui bourreaux.

Imagine.

Voyager ailleurs que dans l'espace,
Dans un intérieur semblant étréci,
Mais qui cependant tout aussi vaste
S'ouvre sur une immense dimension.
Où la langue et l'esprit se mêlent,
Inventant sans cesse de nouveaux songes,
Des histoires à dormir debout
Dans des limbes éthérés,
Sous des voiles boréales azurées.
Dans de nocturnes déserts
Où explose l'univers dans son entier.
Immergé en une totale liberté,
Où la réalité n'a plus d'importance
Qu'une imaginaire déraison.
Dans une fulgurante passion
Pour ce qui paraîtrait futilités,
Sans plus d'entrave ni tabou,
Ni lieu ni temps ni logique.
Créant de nouvelles mathématiques,
Où un serait mille, mille rien,
Où addition ni soustraction
Ni nulle opération n'engendrerait
De résultat que un, seul,
Unique chaos global,
Dans une parfaite ordonnance.

2021

Vindictte équine.

Je serai un cheval fou
Parcourant en un galop d'enfer
Les landes redevenues sauvages.
Je ne serai plus noble conquête,
J'aurai pour amis des loups
Courant la steppe et les monts.
Jamais plus je n'accepterai
De ces cavaliers hautins,
Faisant sonner leurs cors,
Effrayants de la forêt
Les pacifiques hôtes.
Je piétinerai vos jardins délicieux,
Je métrai à bas vos monuments affectés.
Vous n'aurez plus nulle part où aller,
Votre orgueil vous aura occis,
Et vous serrez parmi vos détritrus
Pourrissant dans les rues.
De vos métropoles tentaculaires
Ne resteront que ruines sales,
Et quelques survivants pleureront
Les beaux temps de votre magnificence.

2021

Digue don da dondaine.

En passant chez Lorraine j'ai oublié mes sabots,
Puis je suis allée chez grand-mère.
Elle était partie boire un coup chez Lou.
Le café du commerce était bondé,
J'ai accroché mon chaperon rouge
Au portemanteau, et fait la causette
Avec Gavroche tout boueux,
Rousseau l'avait précipité dans le ruisseau.
À marcher pieds nus j'avais attrapé une écharde,
Poucet qui est gentil garçon m'a prêté ses bottes.
J'en ai profité pour faire une promenade, dans les bois.
Bambi gambadait, on entendait le coucou,
Du lointain de la forêt, un hibou répondait.
Je m'aperçus soudain que l'automne arrivait
Car les prés se couvraient de colchiques.
J'ai croisé deux capitaines,
Le troisième qui n'était que lieutenant,
M'a dit que je n'étais pas vilaine.
Je me suis regardé dans une claire fontaine,
Un rossignol s'est mis à chanter,
Et je me suis trouvé mignonne.
Un type m'a emmené voir des roses.
Il n'était pas sage et voulait trousser mon jupon,
Nous avons dansé la tarentelle,
Je lui ai laissé voir mes blanches dentelles,
C'était un fripon, et toute chiffonnée
Je suis rentrée à la maison en chantant
Digue don da dondon.

Triste Copenhague.

Les eaux grises de la Baltique
Viennent mourir dans les canaux
Sur des quais de maisons colorées
Qui ne peuvent renvoyer de joie
Copenhague est triste comme
La petite sirène de bronze
Assise sur son roc où viennent
S'assoupir les vagues
Des eaux grises de la Baltique.

2021

Existence.

Jouir des beautés de ce monde,
De la nature et de la Joconde.
Pleurer dans les denses ténèbres,
Suivant le cortège funèbre

D'une humanité désherante,
Que de longtemps plus rien n'enchanter.
Déchirés entre joie de vivre
Et maux à en devenir ivres.

Nous traversons douloureusement
Une vie que rêvions autrement,
Pleine d'un amour même inconstant,
Qui aurait charmé certains instants.

Ainsi maintenues ambulantes,
Nos destinées désolantes,
Nourries par de maints paysages
Et des rencontres de passage,

Passent et s'étiolent nonchalamment.
Jusqu'à l'issue, que finalement,
Nous accepterons avec douceur,
Rien ne convenant plus à nos cœurs.

2021.

Je suis...

La voix que l'on n'entend pas
Le paysage que l'on ne voit pas
La peau qu'aucun ne touche
Le goût des choses inconnues

La parole que l'on n'écoute pas
L'icône qu'aucun ne vénère
Le lépreux que tous évitent
La puanteur des cadavres

La présence des hommes
L'espérance d'un lien
L'amour refusé
...L'absence de Dieu.

2021

Abrogation.

Déposé par la marée sur une vague d'écume,
Échoué là, sur une côte sauvage,
Où nul jamais n'a marqué sa présence.
Y suis-je vraiment sur cette grève noire ?
Où l'ombre verte de cocotiers géants
Vient effleurer la langue marine,
Qui va et vient sans cesse lécher le sable.
N'est-ce qu'un songe, loin des tracas
D'une vie qui s'effiloche comme cirrus.
Nuées désagrégées par le vent du large océan,
Dans un éther qui s'épure.
Lors que les astres,
Cachés par la lumière du grand jour,
S'éclairent enfin au sombre nocturne,
Faisant resurgir mes plaies, bonheurs,
Faiblesses, regrets, et joies, oubliés.
Tout souvenir d'existence,
Qui telle pierre l'une après l'autre posée
Ont bâti ma banale destinée.
Dois-je choisir souvenance dans la solitude ?
Plutôt qu'en foule dense et indifférente,
Vaquant aux futiles occupations humaines ?
Avant que d'accepter mon idoine dissolution.

2021.

Les sept vertus capitales

Sans envie tout est terne et paraît sans intérêt,
Sans paresse point de réflexion seulement de l'action,
La gourmandise ouvre à la connaissance et à la volupté,
Sans orgueil on ne tente jamais de se dépasser soi-même,
La luxure n'est que bon plaisir,
Et sans colère on reste dans l'acceptation de la misère.

2021.

Éloge de la paresse.

Qu'il est doux et reposant l'ennui,
Les heures sont plus longues,
La pensée divague en des contrées
Inconnues, entre songe et réalité.

Allongé sur le sol herbeux,
Assis sur une roche lisse et chaude,
Ou à demi couché,
Un brin d'herbe à mâchouiller.

Imaginer des filles en robes à fleurs,
Qu'un léger vent soulève
Dénudant leurs jambes fines.

Des oiseaux viennent tout près,
Me regardent hochant leurs têtes,
Des lézards s'aventurent vers mes orteils.

À demi-nu sous le soleil,
J'ai gardé mon chapeau
Qui ombre un peu mes yeux.

Vont et viennent les rêves, je somnole.
Parfois ivre d'air pur je vole.
Là-haut la montagne me veille.

Je m'étire baille aux corneilles,
Le regard vissé au fond du ciel.
Ébloui de trop de lumière
Je ferme mes yeux sur un caléidoscope.

J'entends les cloches des brebis, loin.
Le bref aboiement d'un chien,
Le cri strident d'un faucon,
La stridulation des cigales.

Le bruissement du ruisseau
M'apporte un peu de fraîcheur,
Une truite saute et gobe une mouche.
La rumeur d'une brise
Agite les hautes branches d'un saule.

L'ennui est une richesse
Qui emplit l'âme de quiétude
Et ressource le corps et l'esprit.

2021.

Délire féérique.

Cendrillon portant capeline rouge
Aguiche de son pied nu
Un loubard de banlieue.
Blanche neige suce Tom Pouce.
La reine a cassé son miroir
C'est elle la plus jolie.
Les sept nains font la sieste
Au fond de leur mauvaise mine.
Sans piquet le haricot géant dégringole.
Pierrot s'en tape de sa plume il a un Bic.
La mère Michel a bouffé son chat,
Le père Lustucru s'est fait Panzanisé.
Le bonhomme en pain d'épice
S'est désintégré dans le café au lait.
Dans la forêt Poucet
Mange les bouts de brioche
Que ses frères ont semé.
Le chat se refait une beauté
Il a perdu ses godasses.
Colombine se laisse draguer
Par Pantalon
Elle a polichinelle dans son tiroir.
Arlequin se prend pour Kader Houssel
Il a piqué le foulard d'Arafat,
Sa maison est sans poutre ni chevron
Il dort sous l'attente d'un jour sans pluie.
Le loup a une crise de foi,
La grand-mère est indigeste,
Il va aller à confesse.
Le père fouettard pue du bec

Le loup vomit la grand-mère.
Chaperon vert est écolo,
Elle a fourgué son chaperon
À l'autre qui dort dans les bois.
La petite sirène voudrait bien
Qu'on la fume au bois de hêtre,
Elle en marre de sentir le poisson.
Le prince a jeté la pantoufle de vair
Elle sentait le pied pas propre.

2021

Sculpteur.

À grands coups de lame
Je sculpterai dans la chair des âmes
Un être parfait

...

J'y mettrai du cœur à l'ouvrage
Je remplirais de sang
Un marbre veiné de cent couleurs

...

Ses yeux sauront pleurer
Son chant sera mélodieux
Ses lèvres ne sauront que sourire

...

Son sexe indifférencié
Femelle et mâle entremêlés
Je la nommerai Hermaphrodite

...

Il ne connaîtra que l'amour
Ignorera haine et mépris
Et cueillera tous les fruits de la vie.

2022

Indolence

Le regard incertain
Fixé sur un horizon trouble
Où l'on ne distingue plus l'humain
Tant il est costumé de faux semblants
Divaguons au fil des heures perdues
Sans plus de repères qu'une vague idée
De ce qu'il put être
Si le respect l'avait guidé
Avenir et passé se confondent
Dans le mensonge permanent
Des vérités qui se meuvent
À l'envie des marchands de sable
Ainsi nous somnolons
Dans une torpeur molle et triste
Laisant d'ignobles bergers
Guider nos existences par écrans interposés.

2022

Déposé SGDL 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

